

L'Autel
MARTIN BUBER

DOI: <https://doi.org/10.15162/1827-5133/1919>

* Texte écrit dans les mois d'hiver et de printemps 1914, selon les indications données par Buber lui-même. Publié en 1917 dans *Ereignisse und Begegnungen*, (Événements et rencontres), Inselverlag, Leipzig, et repris en 1953 dans *Hinweise* (Indications, ou Esquisses), Manesse Verlag, Zürich. Dans ce dernier recueil de courts essais échelonnés sur cinquante années, l'auteur signale n'avoir retenu que des textes dont il partage toujours la visée essentielle. "L'Autel", malgré son caractère très marginal au regard de l'œuvre de Buber, a donc gardé pour lui son importance. - Notre traduction a été réalisée pour le présent volume. Nous avons choisi de traduire "Altar" par "Autel", puisque c'est le sens ordinaire du mot et parce que Buber entend clairement lui donner cette valeur. Il faut cependant indiquer que c'est l'appellation courante donnée aux *retables*, en particulier à celui d'Issenheim, bien qu'il existe aussi des termes comme "Altaraufsatz", "Altartafel" ou "Altarbild". La différence des lexiques s'éclaire d'ailleurs si l'on sait que dans le mot "retable" (*retrotabulum*) la "table" désigne l'autel derrière ("retro") lequel se trouve le tableau.

Cet autel est celui de l'esprit en Occident. Il fut autrefois érigé par le Maître Matthias Grünewald dans une église conventuelle d'Alsace et on peut le voir aujourd'hui dans une autre église conventuelle d'Alsace, mais comme la parole de Maître Eckart qui prêcha deux siècles auparavant dans les couvents alsaciens il outrepassa toutes les églises et toute Église.

Ces deux-là, Eckart et Matthias, sont frères, et leurs pensées sont sœurs. Mais la langue dans laquelle Grünewald élabore la sienne est celle du miracle de la couleur, qu'aucun Allemand n'a fait entendre avant ni après lui.

Cet autel est celui de l'esprit en Occident, et Colmar est aussi grande que Bénédict. Mais seul peut vraiment y accéder le pèlerin instruit dans cette langue.

C'est notre époque (en ses premiers jours) qui a désassemblé le retable, comme elle l'a fait pour toutes les grandes œuvres du passé. Lorsqu'il était encore entier, en l'approchant pour la première fois on le voyait fermé, et sur les volets fermés on voyait la crucifixion.

Sur cette image, un Christ, le corps meurtri par le supplice, dressant les doigts de ses mains clouées, est exposé devant la nuit du monde. Sur l'un de ses côtés, un Baptiste en rouge le montre du doigt à la manière d'un bateleur géant, tout en faisant sa déclaration. De l'autre, un disciple vacillant et près de s'évanouir comme un feu follet. Devant lui, deux femmes, les deux femmes de la terre, les deux âmes de la terre, Marie debout et Madeleine agenouillée.

Les yeux de Marie sont clos, ceux de Madeleine sont ouverts. Les mains blêmes de Marie sont pressées l'une dans l'autre en un seul bloc rigide, les mains de Madeleine, d'une carnation diaphane, tressent un entrelacs sauvage dont chaque doigt se détache comme un jeune animal. Ce que les bras, le buste, le rebord de la robe de Marie présentent de couleur s'efface derrière l'immense et mortelle blancheur du manteau qui l'enveloppe ostensiblement comme ferait un linceul. Il n'est pas une parcelle du corps et de la robe de Madeleine dont la couleur ne soit un appel et un chant ; sa robe rouge clair est ceinte d'un cordon rouge sombre, un jaune d'or répond au flot blond de sa chevelure, et le voile sombre lui-même étincelle. Elle est vouée à la couleur multiple de même que Marie l'est à la seule absence de couleur ; mais sa diaprure n'est pas liée par le sens, et la blancheur de Marie reste à l'écart de la vie. Toutes deux, elles sont les deux âmes de la terre, ni l'une ni l'autre n'en est l'esprit. Sur le fond de la nuit du monde elles s'illuminent aux pieds du crucifié dans des attitudes différentes et cependant parentes ; elles forment la question de l'Homme.

Puis les volets s'ouvrent et présentent leur revers de part et d'autre des panneaux intérieurs. Le cœur de l'autel s'ouvre. Et voici comment il faut le lire:

À gauche, l'annonciation. L'annonce de la réponse.

Au centre, la naissance. Le matin du monde y rougeoie sur la montagne cristalline, à son pied la Vierge est assise avec l'enfant et très haut les légions d'anges se déversent de la Gloire divine comme le pollen d'une floraison infinie. Dans la gloire, ils excèdent encore la couleur, unis dans une lumière solaire, mais au cours de leur descente, dans le règne intermédiaire du devenir, chacun prend l'éclat d'une couleur, et c'est ainsi qu'ils flottent, musiciens agenouillés, jouant de concert, sur la gauche, dans le portail, chacun une couleur.

“Car c'est la *Materia ultime*, telle Chose repose uniquement en soi et jubile dans son exaltation.”

Voilà le miracle de la genèse de la couleur, le miracle de la genèse de la pluralité à partir de l'unité : le premier mystère. Ce mystère ne fait que se manifester, il ne nous est pas destiné. La gloire regorgeant de couleurs est l'esprit du ciel, elle n'est pas l'esprit de la terre, à laquelle elle ne s'ouvre pas. Les anges en jaillissent, mais ils ne la contemplent pas. Il ne nous est pas donné de pouvoir découvrir l'unité vivante derrière la pluralité. Lorsque nous écartons les couleurs, nous ne voyons pas la lumière mais les ténèbres, quand bien même elles nous enivrent et nous plongent dans l'extase. Celui qui s'enveloppe du manteau blanc se sépare de la vie ; et il n'éprouve sa vérité qu'aussi longtemps qu'il garde les yeux fermés. “Nous discernons que Dieu, dans son être propre, n'est pas un être.” Notre monde, le monde coloré, est le monde.

Serions-nous donc comme Madeleine livrés à la multiplicité ? Serions-nous, si nous ne voulons pas nous détourner de la violence du réel ni renoncer à sa plénitude vécue, dispersés dans les choses et retenus dans le conditionné ? Nous faudrait-il alors errer éternellement d'être en être et d'événement en événement, incapables d'êtreindre ce qui, de tous, fait unité ?

C'est là que nous reprenons notre lecture :

À droite, la résurrection. C'est la nuit et le jour du monde réunis : au centre du ciel étoilé, un énorme soleil, gorgé de couleur comme d'un suc généreux, qui d'un centre jaune clair s'élargit en anneaux rougeoyants jusqu'à la frange bleue qui prend sur l'obscurité, et en lui, s'élevant tout droit au dessus du tombeau renversé et des gardiens affaissés, dans un manteau fait du point de l'aurore, d'une nuée d'orage violette, du feu de la foudre et de l'azur le plus

clair – le Ressuscité, lui-même enflammé de couleurs, depuis l'éclat solaire de la face jusqu'aux humbles roses des pieds.

Qu'est-ce que la diaprure de Madeleine au regard de ce spectre du monde ? Qu'est-ce que la blanche unité de Marie face à la sienne, toute colorée ? Dans sa tonalité unitaire il renferme les tons de l'être, chacun d'eux pur et intense, tous reliés sous la loi de la personne qui fait le lien du monde. Ils ne scintillent pas, ils resplendent en leur Soi, ordonnés à un Soi supérieur qui les a tous repris et relevés en lui, toutes les couleurs, tous les anges et tous les êtres. C'est le miracle de la genèse de la Gloire, de la genèse de l'unité à partir de la pluralité : l'autre mystère. Ce mystère nous est destiné en propre. La Gloire plénière des couleurs, qui de toutes parts se révèle et s'élève, la gloire des choses est l'esprit de la terre.

Ce n'est pas le Juif Jeschua, errant et prêchant en son temps sur la terre galiléenne ; c'est aussi Jeschua. Ce n'est pas le logos originaire qui de son éternité s'abaisse jusqu'au temps ; c'est aussi le logos. - c'est l'homme, l'homme de tous les temps et de partout, d'ici et de maintenant, qui s'accomplit en Moi du monde. C'est l'homme, qui embrasse le monde sans se multiplier au contact de sa multiplicité, et qui plutôt s'est unifié lui-même grâce à la force de son embrassement, acteur de l'unité.

Il aime le monde, il ne repousse aucune de ses couleurs mais il ne peut en assumer aucune à moins qu'elle ne soit rendue pure et intense. Il aime le monde, mais il lutte pour son incondicionalité contre tout ce qui est conditionné. Il aime le monde jusqu'au point de l'inconditionné, il élève le monde jusqu'à son Soi. Lui, l'Unique, modèle le monde en unité.

Notre monde, le monde coloré, est le monde ; mais il l'est dans son secret, dans sa gloire –non pas donnée d'origine mais unifiée – et la Gloire provient du Devenir et de l'Acte.

Il n'est pas en notre pouvoir de trouver l'unité vivante derrière la pluralité. Il est en notre pouvoir de partir de la pluralité pour mettre en acte l'unité vivante.

Traduction de l'allemand de Maud Meyzaud et Jean-Luc Nancy